

SCIENCES • SCÈNES

Rocio Berenguer, chorégraphe de l'après-anthropocène

La jeune artiste espagnole a dialogué avec des chercheurs pour imaginer un spectacle où l'humain se voit contraint de dialoguer avec les autres règnes peuplant la Terre.

Par Catherine Mary • Publié le 08 février 2020 à 19h00

Article réservé aux abonnés



Rocio Berenguer en août 2018 Julia Kozhanova

Une femme accouche d'un robot araignée qui se met aussitôt en mouvement et entre en relation avec les représentants de chacun des occupants de la planète Terre – animaux, végétaux, minéraux et humains. *G5*, la dernière création de l'artiste Rocio Berenguer, met en scène un mythe post-anthropocène dans lequel l'humain est contraint de dialoguer avec les représentants des autres règnes au sujet de l'avenir de la planète.

Regard vif et profond, courtes mèches décolorées qu'elle rabat d'un geste régulier, Rocio Berenguer est assise les pieds ballants au bord de la scène du théâtre Hexagone, à Meylan (Isère), revêtue d'un costume à longs poils synthétiques qui lui donne une allure de yeti. Face à elle, une vingtaine de chercheurs (anthropologues, géologues, linguistes et biologistes) assistent aux premières répétitions de *G5*.

Lire aussi | [L'ONU propose de protéger 30 % de la planète d'ici à 2030](#)

Tous ont été impliqués dans le travail de recherche préparatoire au spectacle, soutenu par un financement du consortium ARTificial Intelligence Lab, de l'Union européenne, qui invite artistes et scientifiques à échanger, sur les enjeux humains et philosophiques du développement de l'intelligence artificielle. Rocio Berenguer s'est imprégnée de connaissances sur des sujets aussi divers que la présence de la magnétite dans les minéraux et chez les êtres vivants, le fonctionnement de la mémoire ou les relations entre langage et pouvoir.

« Une utopie des temps de la fin »

« Elle tente de mettre en place quelque chose qui est dans l'air du temps. Cette idée de mettre en relation le monde minéral et le monde de l'intelligence artificielle était intéressante, car on a tendance à ne penser qu'à la relation entre les humains, les animaux et les végétaux », observe le géologue Henri-Claude Nataf, de l'université de Grenoble Alpes.

« Elle s'inspire du G20, qui est emblématique de la posture politique de l'homme moderne. Il y a toujours un côté absurde à mettre en scène ce format très situé politiquement et culturellement et à l'utiliser comme modèle d'une politique planétaire, analyse l'anthropologue Marc Higgin, de la même université. Rocio déconstruit les savoirs par le questionnement. Lors de nos rencontres, nous étions toujours dans la discussion, avec une volonté de sortir d'une vision anthropocentrée et de se poser la question : "C'est quoi le monde pour un champignon ou pour un chien ?" »

Lire aussi | [« Anthropocène, l'époque humaine » : vues panoramiques de l'apocalypse](#)

« Elle propose une utopie des temps de la fin et elle y va franchement, avec un questionnement critique déconstruisant les codes et les langages qui structurent les hiérarchies entre les espèces, renchérit Dominique Roland, du Centre des arts d'Enghien-les-Bains. Elle a une véritable capacité à appréhender des questions de société selon une démarche qui est à la fois celle d'une artiste et celle d'une chercheuse. » « Elle a une imagination débordante et infantile au bon sens du terme, qui rend possible la liberté des autres », complète le philosophe Emanuele Coccia.

Contre-culture espagnole

Arrivée en France en 2012, Rocio Berenguer est née en 1987, à Barcelone, d'un père catalan et d'une mère andalouse, et d'elle émane un mélange de fragilité assumée, d'excentricité et de détermination, rappelant certains personnages du cinéaste Pedro Almodovar. Son père, Josep Maria Berenguer, était une figure de la bande dessinée espagnole et la revue *El Vibora* (« la vipère »), qu'il avait créée en 1979, est emblématique de la movida, la contre-culture de la période post-franquisme. Fondée sur un esprit transgressif teinté d'humour et traitant autant de sexe que de critique sociale, *El Vibora* introduisit en Espagne des auteurs comme le Français Philippe Vuillemin ou l'Américain Art Spiegelman.

Les éditions La Cupula, qui publiaient la revue, tiennent leur nom de la maison en forme de vaisseau spatial que Josep Maria Berenguer avait conçue dans les années 1970 et dans laquelle grandit Rocio Berenguer. « Ça m'a forgé une culture politique, mais tout n'a pas été aussi simple et j'ai aussi traversé des épreuves. J'ai hérité de tout cela, et il y a donc eu un désenchantement. Il a fallu que je trouve une manière d'être qui soit ni pour ni contre, mais avec le monde », nuance-t-elle.

« J'ai payé avec mon corps »

A l'adolescence, elle plonge dans la philosophie grâce à la découverte des philosophes grecs dont elle se souvient aujourd'hui comme d'une rencontre. A la même époque, elle devient anorexique. « J'ai retourné la violence contre moi et j'ai payé avec mon corps, car mon corps, c'est la charnière. C'est sur le corps des femmes que la société exerce son emprise, une emprise tellement forte, au niveau de l'image, au niveau symbolique, au niveau des représentations, que c'est très lourd de porter tout cela », décrypte-t-elle.

Elle quitte l'école à 15 ans pour un emploi de serveuse dans un bar, avant d'être contactée par un agent qui l'a repérée dans un casting quelques années auparavant. Il lui propose un rôle dans une série catalane populaire, *El Cor de la ciutat* (« le cœur de la ville »), dont elle devient durant quatre ans l'un des personnages principaux. Elle accède à la notoriété et son salaire mensuel de 5 000 euros lui permet de gagner son autonomie, qu'elle recherchait. Elle apprend aussi le métier de comédienne, suit des enseignements en yoga et en flamenco, et poursuit un travail d'écriture mêlant théâtre et poésie.

Une errance et un déclic

Elle se sent toutefois tiraillée entre les concessions que lui imposent son métier d'actrice et son aspiration à une vie plus libre. Un jour, elle craque. Elle s'égare dans son quartier à deux rues de chez

elle et erre durant plusieurs heures avant de retrouver son chemin. Elle décide alors de recentrer son existence autour de l'art et lâche son agent et son rôle dans la série télé.

Elle s'embarque avec 100 euros en poche pour le nord de la France, dort les premières nuits dans des gares, et commence une période nomade de deux ans en France, en Italie, en Espagne et au Maroc. Elle s'initie au cirque contemporain et à l'art du cabaret en rejoignant la Macabra, un lieu artistique autogéré, installé dans un hangar désaffecté à Barcelone. Elle s'approprie aussi son héritage andalou en séjournant à Grenade, sur la colline de Sacromonte, où elle se perfectionne en flamenco et squatte une cabane dans un jardin abandonné, qu'elle transforme en lieu d'échange et de partage.

Elle écrit alors son premier court-métrage, *Plumas de asfalto*, et crée sa compagnie, Pulso, avant de s'embarquer pour Marseille, en 2012, où elle se forme aux arts de la rue à la FAI-AR, la Formation supérieure d'art en espace public. La question du corps la taraude, qu'il soit façonné par les codes comportementaux, au cœur d'enjeux identitaires, ou colonisé par la médecine ou par la technologie.

En 2014, elle crée *Corps/Non-Lieu*, une chorégraphie questionnant les images produites par les corps se mouvant dans l'espace public, du point de vue de la caméra de vidéosurveillance, suivie d'une série de créations sur le statut du corps contemporain. Dans son spectacle *Ergonomics*, elle met ainsi en scène le lancement fictif d'un nouveau produit intitulé « smart body », un corps parfait. « *Soyez la version idéale de vous-même* », scande une voix synthétique sur fond de musique électronique, tandis que les spectateurs sont invités à participer à l'événement en imitant les gestes chorégraphiés par une hôtesse.

G5 a été présenté sous la forme d'un spectacle de danse pour la première fois au 104, à Paris, le 9 février. Avec ce spectacle, qui sera aussi produit dans le cadre de la Biennale Arts Sciences Experimenta, à Grenoble, elle élargit son questionnement à la relation entre le corps humain et celui des représentants des autres règnes. « *Il y a une arrogance dans la conception de l'humain qui est en train de se briser par obligation. Cette fissure-là pour moi est une terre fertile. Elle est un nouveau terrain des possibles* », conclut-elle.

Lire aussi | [« Il y a vraiment eu une prolifération des fictions apocalyptiques »](#)

Catherine Mary